

LES MYSTIQUES DE COMPIÈGNE AU XVII^e SIÈCLE

par

Jean VERGNET-RUIZ †

L'expression est de l'abbé Brémond, quand dans son *Histoire du sentiment religieux* il passe en revue les mouvements provinciaux et locaux qui ont groupé à la fin du XVII^e siècle des esprits religieux vivant pratiquement sans liaison avec Paris ni les grands semeurs d'idées du temps.

Le pénétrant analyste est revenu plusieurs fois dans son grand ouvrage sur le personnage principal du groupe, l'humble servante Barbe Frémault, et ceux qui gravitent autour d'elle et d'un Père Minime, le Père Marin, qui n'a jamais été encore vraiment étudié. Tous sont à un degré divers en rapport avec le Père de Condren, une des personnalités les plus belles, les plus représentatives, les plus graves et les plus significatives de la renaissance catholique du XVII^e s., moins connu du grand public que Saint-Vincent-de-Paul par exemple, mais sans doute plus important que lui dans l'histoire de la cure des âmes. Si je puis me permettre une comparaison, Saint-Vincent-de-Paul est Marthe, le Père de Condren est Marie. La petite société d'âmes pieuses se dessine rétrospectivement comme une école mystique, humble certes mais ayant son originalité propre, au point que le Père Brémond la désignera une fois du nom d'*école de Compiègne*. On n'y trouve pas de grands cris, de grands événements, de grands livres, de grands éclats, mais un profond épanouissement de vie mystique. Elle est à l'opposé des violences enflammées et des luttes d'un Port-Royal, bien loin du jansénisme ou des bouillantes douceurs du quiétisme. C'est un épanouissement de contemplation et de charité en même temps, d'autant plus difficile à définir et à pénétrer qu'il se développe entièrement — ou pour ainsi dire — dans la modestie, le silence, et l'amour du prochain.

En ces temps où l'Eglise séculière, devenue ou peu s'en faut un parti

politique dont la religion n'est plus qu'un aspect, se désintéresse de ses racines et de son passé, les laïcs, incompetents en matière mystique, peuvent au moins se pencher sur l'aspect historique de ces mouvements de la foi, et c'est sous ce seul angle que je me permettrai de parler des Mystiques de Compiègne, en attendant qu'un clergé curieux et cultivé, avec la compétence et l'autorité que je n'ai nullement en la matière, rallume le flambeau de l'abbé Brémond et s'attache à nouveau aux problèmes et aux manifestations de la foi qu'il semble depuis quelques années avoir si étrangement rayé de ses préoccupations et de sa curiosité.

Je ne ferai en cela que suivre l'exemple de ceux qui se sont déjà intéressés à Barbe Frémault, le plus souvent en se bornant à la citer : l'abbé Houllier dans son *Etat ecclésiastique et civil du diocèse de Soissons en 1783*, Coët dans ses *Tablettes d'histoire locale*, épisodiquement les auteurs, dont au XVIII^e le Père Amelote quand il étudia Condren, les anonymes qui ont raconté la vie de Sainte-Perrine et du couvent de la Villette où vécut Mme Vivenel, et surtout le sérieux travail, mais à peu près uniquement analytique et sans essai d'exégèse de M. de Bonnault d'Houet, paru par fragments dans le *Bourdon de Saint-Jacques*, qui était le bulletin religieux de Compiègne, en 1922 et 1923. Ajoutons pour compléter et terminer que notre ancien président, M. de Marsy, en dit quelques mots en 1877 dans sa *Vie de Compiègne à l'époque de la bataille de Saint-Quentin*, parue chez Champion à Paris et qui est extraite des travaux de la *Société académique de Saint-Quentin*. Je dois à M. Jacques Mourichon¹ une bibliographie du sujet qui m'a peu appris mais m'a ouvert plusieurs pistes utiles.

Voici à peu près, tiré du Père Amelote, de M. de Bonnault, et d'une vie manuscrite du XVIII^e s. inédite qu'a connue M. de Bonnault et qui appartient aujourd'hui à M. Mourichon, longue, fastidieuse et tiède compilation de pieuse dévotion mais où certaines phrases permettent d'importants recoupements, ce que nous savons de la naissance, de l'enfance et de la formation de Barbe Frémault.

Elle naquit en 1599, à Berny-Rivière au diocèse de Soissons dans une famille honnête et pieuse, très humble. Son père, Martin Frémeaux, était pêcheur de poissons dont la vente lui permettait de vivre. Il avait épousé en 1591 Barbe Sévelin, de Vaux-sous-Confrécourt, qui était un village de la même paroisse de Berny. Le ménage était très religieux ; la petite fille fut baptisée par le curé de Berny, Toussaint Gauffrier.

(1) M. Jacques Mourichon, longtemps Président de la Société Historique de Compiègne, est décédé en 1972. N.d.r.

L'enfant grandit, et tout naturellement, dans l'atmosphère religieuse du foyer, devint extrêmement pieuse. Sa grande joie et son grand désir étaient de pouvoir assister à la messe tous les matins, mais on ne la disait pas tous les jours, et quand elle ne pouvait pas l'entendre, elle était toute attristée.

A treize ans elle fut placée dans une ferme voisine pour travailler à la vigne et garder les moutons. Elle y montra une patience et une douceur sans bornes en supportant sans protester une autre domestique de la ferme, âgée et désagréable, qui la morigénait sans cesse et la battait. Un jour elle entendit une voix intérieure qui lui disait : « grandes choses seront faites en toi, grandes merveilles seront opérées ». Elle en fut effrayée, se refusant à croire que Dieu voulût communiquer avec une créature aussi vile qu'elle.

Un jour qu'elle gardait son troupeau dans les champs, elle vit passer un homme. Une impulsion intérieure la persuada que c'était par lui que les promesses de Dieu s'accompliraient. Elle courut vers lui et avec beaucoup de simplicité lui dit : « Je vous en prie, Monsieur, prenez moi à votre service, car je vois bien que c'est chez vous que Dieu veut que je fasse mon salut ».

Cet homme était M. Motel qui revenait de Soissons où il était procureur et administrateur des biens de Saint-Jean-des-Vignes. Il avait épousé une demoiselle Bontemps, de Compiègne, où le ménage vivait une partie de l'année. Quel homme était M. Motel ? Si tous les auteurs s'accordent à le dire très pieux et très bon, par contre les autres s'accordent à dire sa femme aussi très pieuse, mais de mauvais caractère. Il accueillit avec bienveillance les propos de Barbe. Mais, lui dit-il, qui s'occupera de vos moutons ? Je vais prier Dieu, dit-elle, et ils rentreront tout seuls. Elle se jeta alors à genoux et il en fut ainsi. Motel, tout saisi, décida de la prendre avec lui et de l'emmener à Compiègne. Elle pouvait avoir alors dix sept ou dix huit ans ; elle devait passer toute sa vie chez lui comme simple domestique, dans la maison de la Belle image qu'habitaient les Motel, au coin de la place de l'Hôtel-de-ville et de la rue de la Surveillance. Elle put donc dès lors assister tous les matins au Saint-Sacrifice, où elle était comme abîmée et anéantie en présence de Dieu. Elle prit comme confesseur le Père Jomar (ou Jouan selon certains), du couvent des Minimes, certainement sur les conseils de ses maîtres. S'agit-il du même homme (nous allons retrouver un P. Jomar confesseur de Mme Vivenel) ou de deux religieux minimes différents ?

A cette époque, dit le P. Amelote dans sa vie du P. de Condren, que nous verrons bientôt entrer en scène, le nom de prêtre (c'est-à-dire

d'ecclésiastique régulier) était devenu honteux et infâme. Il ne s'employait presque plus dans le monde que pour désigner un ignorant ou un débauché. Ils craignaient de porter leur habit comme n'étant plus que matière à la raillerie publique. C'est donc aux réguliers que s'adressaient les chrétiens éclairés comme directeurs de conscience, et c'est pourquoi nous ne rencontrerons jamais de prêtres séculiers dans la suite de cette histoire, mais seulement des membres d'ordres et de congrégations.

Les Motel communiaient tous les mois, ce qui était alors tout à fait exceptionnel, et Barbe s'aligna sur eux. Une fois un jour de fête fut l'occasion de communier deux jours de suite. Elle s'étonna que Dieu voulût bien venir deux jours de suite dans son cœur. La contemplation de Dieu sur la Croix et la gratitude pour son amour étaient ses pensées pour ainsi dire de chaque minute. Le vendredi elle ne prenait pas une seconde de repos. Les vendredis de carême elle ne prenait pas une seconde de repos, et ne se couchait pas. Un jour elle gardait des bêtes qui saccagèrent le pré du voisin. Celui-ci furieux la souffleta. Elle l'en remercia et lui tendit l'autre joue. Stupide, émerveillé, le voisin tomba à ses pieds.

Sa maîtresse lui dit un jour de monter à son oratoire pour prier Dieu en faveur d'un criminel qu'on menait au supplice. Elle lui répondit : ce n'est pas la peine, Madame, je trouverai Dieu dans le lieu où je vais me mettre au travail. Elle pria avec ferveur, le visage contre terre devant l'image du crucifix. Dans le jardin ou dans les champs elle récitait le chapelet. Un jour elle entendit des dames pieuses réunies chez sa maîtresse parler de religion. Elle fut effrayée de ce que leurs discours reflétaient de vanité et de bagatelles.

Elle aimait tendrement les malheureux et les malheureuses qui tombaient dans le péché. Elle s'emploie à les guérir, priant sans cesse pour eux. Elle éprouve une véritable horreur physique du péché. Elle fait tout pour aider les malheureux qui en sont atteints à s'en débarrasser, comme s'il s'agissait d'une affection pathologique. Elle offre à Dieu dans ses oraisons toutes les communions des fidèles, toutes les messes des prêtres, tous les sacrifices des saints religieux, toutes les bonnes œuvres des justes pour effacer la douleur que lui cause le péché. Un jour elle entend des hommes qui se querellent, jurent et blasphèment. Elle va vers eux : « Je vous en prie, battez-moi, frappez-moi, passez votre colère sur moi, mais ne blasphémez plus ». Ils en eurent les larmes aux yeux et s'arrêtèrent. Elle cherchait toujours par tous les moyens à ce que Dieu ne soit pas offensé...

C'est une véritable mystique. Elle s'abîme dans le sein de Dieu. Sa vie est d'une pureté et d'une charité totales. Elle fait tout ce qu'elle peut pour les créatures, cependant l'essentiel de sa dévotion paraît bien la communication directe avec Dieu qui détermine chez elle les dons de vision et de prophétie. Pour communiquer avec Dieu le cœur et l'âme doivent être purs, et le souci de purification est chez elle essentiel. Le besoin du créateur au prix de la pureté transcendante la détermine à ne rien posséder pour ne pas commettre de péché en rapport avec la possession de biens. Elle éprouve le besoin de détruire tout ce qui, concret ou abstrait peut déplaire à Dieu. Elle n'hésite pas devant les mortifications, comme témoignage de son attachement, dût-elle en souffrir, même cruellement, autant dans sa chair que dans son âme.

La récompense est dans les visions, la communication sans intermédiaire avec Dieu, l'audition de sa voix qui lui parle, la reconforte et la soutient. Ces visions célestes ne sont pas les seules. C'est ainsi qu'un jour, alors qu'elle était seule au logis à Compiègne tandis que ses maîtres séjournaient à Soissons pour leur intérêt, elle aperçut dans la grande salle une troupe de démons qui par leurs figures affreuses et leurs tours extravagants essayèrent de l'effrayer. Elle se jeta à genoux pour demander à Jésus son appui. Et à mesure qu'elle pria la troupe d'esprits malins se dissipa.

Son amie et confidente, Mme de Vivenel, dont il faut que nous commençons maintenant à parler, lui demanda si elle n'avait pas eu peur ? Non, répondit-elle ; j'ai beaucoup plus peur des hommes depuis que j'ai connu qu'ils sont pécheurs, et qu'il y a des péchés sur la terre.

Madame de Vivenel était une dame dévote qui avait le même confesseur que Barbe, le P. Jouan. D'une honorable famille parisienne elle avait épousé M. de Vivenel, un Compiégnois ; ses parents, M. et Mme Journal, étant venus s'installer à Compiègne dans des circonstances que nous ne savons pas. C'est ici qu'elle était née, le 2 juin 1612, « de Simon Journal et Madeleine Lefèvre son épouse », et c'est ici qu'ils la marièrent à quatorze ans à M. Vivenel. La particule se distribuait libéralement dans la complète indifférence de l'état-civil, et il semble bien qu'il s'agisse ici d'un cas tout à fait abusif et gratuit. Cela ne veut pas dire autre chose que de bonne société ou d'une certaine aisance.

Toute sa jeunesse elle avait montré les signes d'une vive piété. Elle tremblait toujours pour son salut. Une de ses sœurs la surprit un jour comme elle laissait dégoutter sur son bras l'huile bouillante d'une lampe allumée. Elle voulut l'arrêter ; « c'est que je voudrais voir, dit-elle, si j'aime Dieu, et si je pourrais subir le martyre pour son amour ! ».

En 1636, l'année du siège de Corbie, un soldat qui avait volé son capitaine logé chez les Vivenel, fut comme punition lié par les mains et comme pendu par ces mains liées au ratelier de l'écurie, les pieds ne touchant pas le sol. Il souffrait abominablement de cette traction inhumaine du poids de tout son corps tirant sur ses mains liées. Mme Vivenel se glissa dans l'écurie sans qu'on la vît et se courba à terre de façon que le malheureux pût poser ses pieds sur son dos et que son supplice fût ainsi moins douloureux. Son existence était ainsi mystérieuse et rare. Elle ne parlait jamais d'elle et semblait chercher la perfection par la voie de la charité.

Outre son confesseur, commun avec Barbe Frémault, elle avait encore comme directeur de conscience, un religieux minime des plus distingués, le P. Marin ; il avait reçu sa formation au couvent de l'ordre de la Place royale, et il était maintenant dans la maison de Compiègne. Il était en rapports assez constants avec le P. de Condren de l'Oratoire et semble-t-il aussi avec le cardinal de Bérulle, deux hommes également considérables dans l'histoire de l'Eglise et dans celle du sentiment religieux. L'un et l'autre soit dit en passant, devaient être successivement abbés de Saint-Lucien de Beauvais, et l'un et l'autre, le premier surtout, joueront un rôle important dans la suite de cette histoire. Ils sont, comme l'a écrit l'abbé Brémond, avec Asseline, Canfeld et Saint-François de Sales, les figures de proue spirituelles dont l'action discrète mais souveraine inspire, soutient et fait réussir toutes les entreprises spirituelles du XVII^e commençant. L'un et l'autre se montrèrent toujours avides de savoir et de voir tous les hommes et les femmes possédant un don de pénétration qui leur fit découvrir des choses secrètes et particulières sur lesquelles s'appuyer tant pour la conduite des âmes que pour la politique de réforme de l'Eglise qui tenait tant à cœur aux grands esprits religieux à la suite du concile de Trente. Comment Barbe Frémault, qui possédait certainement ce don à un point privilégié entra-t-elle en rapport avec Condren ? L'hypothèse la plus simple est que le P. Marin son ami lui ait parlé d'elle. Les biographes sont très vagues. Ils parlent de hasard, de rencontre fortuite comme nous allons le voir. Une anecdote qui, peut-être embellie par la suite, doit au moins recouvrir une partie des faits réels : elle est alléguée dans le manuscrit appartenant à M. Mourichon, et mieux explicitée par M. de Bonnault dans le *Bourdon de Saint-Jacques*. Je passe la parole à l'anonyme manuscrit :

« Dieu se plaisait à faire porter à son innocence les péchés d'autrui et à continuer en elle les dispositions du sacrifice de son fils. Après que Jésus-Christ l'eut dirigée de cette sorte l'espace de quinze ans (cette

phrase nous fait nous demander si le P. Marin n'aurait pas quelque chose à voir avec le manuscrit. La discrétion qui dissimule le nom du directeur d'âme sous celui du Seigneur permet de se le demander), il lui fit connaître qu'il voulait lui donner un homme comme directeur, et qu'il fallait qu'il lui rendît compte des grâces qu'il avait reçues ». Le préambule est curieux. Faut-il lire que le P. Marin ou un autre avait parlé à Bérulle et à Condren de cette pénitente exceptionnelle, et qu'une prémonition qu'elle eut alors et qui leur fut rapportée, augmenta leur désir de la rencontrer ? « Dieu lui fit naître l'occasion de voir cet homme par une rencontre bien mémorable. L'esprit d'enfer avait inspiré à un méchant le dessein d'une conjuration contre le roi (Louis XIII). Dieu qui chérissait ce grand prince et qui veillait à sa conservation découvrit l'entreprise à cette fille qui était alors en service. Il lui en fit voir les particularités et l'obligea à en donner avis ». Elle en avait donc fait part à son confesseur sinon à d'autres tiers qui prirent la chose très au sérieux. Pourquoi écarter l'idée que Bérulle fut saisi par le P. Marin ? Seule son importance, et le récit qui suit peuvent expliquer que « l'obligation fut si pressante qu'elle persuada à sa maîtresse et à son maître *de l'amener à la Cour* afin qu'elle avertît les ministres de l'attentat qui se projetait ». Les Motel ou le P. Marin avaient-ils quelque relation avec de puissants personnages ? Si le texte est exact, ce n'est pas Bérulle qu'elle vit d'abord, à moins qu'elle n'ait été adressée toute de suite, et nous verrons plus tard pourquoi, (cette histoire est bien compliquée à démêler) à Desmarest de Saint-Sorlin, dévôt, policier et poète et embringuée ainsi sans le savoir dans une faction anti-janséniste ? Quoi qu'il en soit : « Etant à Paris il ne fut pas en son pouvoir de dire un mot à une personne de grande considération à qui elle fut adressée, et peu s'en fallut que le maître ne demeurât confus de ce qu'il avait avancé touchant sa servante. Enfin elle tomba entre les mains de M. le cardinal de Bérulle en qui elle trouva une correspondance avec son esprit, et, lui ayant conté l'histoire, et ensuite à ceux auxquels il fut nécessaire de la redire, les conjurés furent convaincus et condamnés à mort ».

Premier point : comment Bérulle intervient-il ? La chose est claire. Il était certainement averti de Barbe et de son affaire, puisque une phrase nous le révèle, elle était logée à Paris à Saint-Magloire. Or Saint-Magloire est précisément le nom d'un couvent que les Oratoriens venaient d'installer à Paris. Quelque pieuse maison religieuse de femmes devait se trouver à côté sous le même nom, et c'est là que Barbe avait été accueillie. Elle semble avoir passé une partie notable de son séjour parisien à prier dans la chapelle.

Ensuite quelle fut cette conjuration contre le roi, que l'anonyme ne précise pas, certainement grave puisqu'elle finit par plusieurs peines de mort ?

Nous ne trouvons rien dans l'Histoire se rapportant à telle conjuration pouvant avoir menacé le pouvoir ou la vie du roi, en dehors de la conjuration de Chalais, à laquelle pense M. de Bonnault d'ailleurs sans aucune certitude, concluant, étant donné ce que nous savons — et il a entièrement raison — qu'il ne peut s'agir que d'un événement antérieur à la mort du cardinal de Bérulle (1629, dit-il par erreur, au lieu de 1627 ?).

Cette conspiration de Chalais a bien lieu en 1626, mais elle est essentiellement tournée contre Richelieu. On peut évidemment dire qu'elle est contre le pouvoir du roi. Or il ne peut s'agir d'une invention ; il y a des témoignages précis comme celui du policier Desmarest que nous retrouverons en fin de cette histoire. Il y a eu beaucoup de mécontents et de protestations pendant les intrigues et cabales de la minorité, (le roi, né en 1601 n'est déclaré majeur qu'en 1614), spécialement à propos des édits contre les duels (1613), du manifeste de Condé (1615) et de son arrestation (1616), de la relégation de la reine mère à Blois (1617)...

Bérulle nous l'avons vu était très attiré par tous les phénomènes de prémonition et visions surnaturelles. Il avait certainement été prévenu au sujet de Barbe par le P. Marin ou autres. Les conversations qu'il eut avec elle durent retenir son attention très vivement et le conduire à la mettre en rapport avec son bras droit, le P. de Condren, d'autant plus que pour des raisons de famille celui-ci avait de fréquents rapports avec la région de Compiègne et la ville.

Le P. Amelote, dans la vie de Condren, dit : « C'est à Paris, à Saint-Magloire, qu'elle rencontra le P. de Condren ; elle connut aussitôt que c'était l'homme qui lui avait été promis et elle lui ouvrit son cœur ». M. de Bonnault qui suit pas à pas le manuscrit Mourichon s'exprime à peu près de même : A Paris, dans la chapelle de Saint-Magloire où viennent de s'installer les Oratoriens et où elle va prier tous les jours pendant son séjour (disons à ce propos que les contextes n'interdisant pas de considérer que l'affaire du complot n'est peut-être pas le seul séjour qu'elle fit à Paris, et que les diverses versions peuvent s'allier ainsi dans un fond de vérité) elle voit un prêtre qu'elle ne connaît pas ; elle va à lui et lui confie ses inspirations et ses communications avec Dieu. C'était le P. de Condren.

Il y aurait donc eu dans ce cas exacte répétition de ce qui s'était passé avec M. Motel tandis qu'elle gardait ses moutons.

Qu'il y ait eu vision et signe du Seigneur, ou intervention du cardinal de Bérulle qui ait adressé Barbe à son second et futur successeur à la tête de l'Oratoire, qui comme lui s'intéressait beaucoup aux voyantes, et qui par hasard se trouvait être en plus un très proche compatriote de Barbe, la chose est d'importance secondaire, ce qui est plus intéressant pour nous est de savoir pourquoi et comment Barbe va se trouver mêlée au grand mouvement de rénovation religieuse, quelquefois plus ou moins teinté de politique auquel les deux premiers supérieurs en France de l'Oratoire ont attaché leur nom.

Bérulle, pour lequel il a été quelquefois question de canonisation, était un esprit très humain et à la fois très universel. Prince de l'église, occupé de cent questions diverses, il entrait moins dans le détail des choses et dominait davantage les problèmes de haut que le P. de Condren dont nous devons maintenant étudier un peu longuement la figure.

Nous n'avons plus aucune idée de ce que cet homme a pu représenter pour ses contemporains. Vincent-de-Paul se plaisait à répéter qu'il ne s'était jamais produit un homme semblable à lui. Le P. Rapin le considérait comme l'homme le plus éclairé des lumières d'en Haut qui ait paru dans le siècle. Il possédait un grand discernement des esprits et des affaires spirituelles. La Mothe-Goulas affirme qu'il était expert dans tous les arts et toutes les sciences, qu'il savait les secrets les plus cachés et les mystères de la nature. Le cardinal de Bérulle qui en avait fait son directeur spirituel se jetait à terre derrière lui, quand l'autre ne pouvait pas le voir, pour baiser la trace de ses pas. Batterel résume tout en disant qu'il paraissait être instruit par les anges quand il s'agissait d'affaires de piété. Enfin le P. Olier est allé jusqu'à écrire : il était en son intérieur un autre Jésus-Christ.

Cet homme tant estimé, tant admiré, était né en 1588, à Vaubuin, près de Soissons, ce qui ne peut manquer d'attirer son attention sur l'humble fille née tout près de là, à Berny-Rivière. Sa famille, bonne et ancienne, était fixée là depuis quelques cinq cents ans et passait pour une des plus respectables de Picardie. Sa mère était une excellente catholique, tandis que son père avait beaucoup flirté avec le calvinisme, mais s'en était finalement rangé. Il était gouverneur du château royal de Monceaux, près de Meaux, dont vous connaissez peut-être les ruines admirables de l'architecture de Salomon de Brosse, un autre hérétique.

L'enfant était de santé médiocre, et l'on en admirait d'autant plus le courage physique dont il ne manquait jamais de faire preuve, ce qui engagea ses parents à le pousser vers l'état militaire. Pour lui, davantage attiré par les sciences et les langues qui lui permettaient en lisant les auteurs étrangers de s'informer davantage dans l'histoire naturelle qu'il aimait avant tout, il alla en Hollande, en Hongrie, en Allemagne et il y apprenait comme en se jouant le langage du pays. Rien ne paraissait devoir le faire incliner vers la prêtrise. C'est la curiosité d'apprendre davantage sur les pays où ils avaient vécu qui lui fit ouvrir Saint-Augustin et d'autres auteurs pieux ayant vécu dans des contrées lointaines. Il y trouva le chemin de la sainteté en même temps que la science, renonça aux armes et entra à la Sorbonne. Les questions théologiques le passionnèrent, et surtout ce qui touchait au merveilleux et aux démons, apparitions, phénomènes inexplicables, exorcismes, etc. Il se sentit envahir par la charité, l'esprit d'oraison, le besoin de retraite et il pensa se faire chartreux. Nous ignorons comment il s'adressa à l'Oratoire où Bérulle sentit tout de suite en lui un sujet exceptionnel. Il y reçut les ordres à vingt-neuf ans.

Quand on le voyait, dit le P. Amelote, on sentait bien qu'il n'était pas dans le monde, mais on ne s'attendait pas à le voir tomber en extase ni faire quelque miracle. On ne trouve trace nulle part qu'il ait jamais eu de visions ni aucune communication avec l'invisible qui le passionnait tant. Il était la bonté et la douceur, sans jamais de ces « grimaces dévotes » qui étaient alors si fort à la mode. Il était modeste, gai, toujours dans le sentiment de l'abîme de son néant devant la divine Sainteté. Avec cela son franc-parler jusqu'à la boutade, spécialement à l'égard des évêques qui commençaient alors déjà à se relâcher, à ne pas résider et à considérer leurs sièges comme des bénéfices, pour ne pas dire des bureaux de tabac. Nous trouverions dans ses écrits bien des formules très utiles pour correspondre avec nos Grandeurs politiciennes d'aujourd'hui (pardon, nos excellences). Son évidente bonté donnait grande confiance ; il savait pénétrer dans les cœurs pour expliquer les difficultés. On trouvait un si parfait repos dans sa conduite que tous ceux qu'il dirigeait devenaient les enfants d'un bon père qui les menait à la rencontre de Dieu. Vincent de Paul s'est reproché de ne l'avoir pas assez bien ni assez vite compris et de ne l'avoir pas suivi dans sa spiritualité.

On comprend donc, alors qu'il était à l'Oratoire depuis seulement un an, que Bérulle lui ait confié d'importantes missions, à Orange, à Poitiers, qu'il l'ait placé en 1624 à la tête de la nouvelle maison de Saint Magloire (nous n'avons pas réussi à découvrir où elle se trouvait). En

1629, il le faisait nommer confesseur de Gaston d'Orléans. Son séjour à Poitiers est marqué par un événement particulièrement important si nous voulons essayer de comprendre Barbe Frémault à travers lui : c'est un heurt suivi de rupture avec Saint-Cyran. Saint-Cyran, c'est, ainsi désigné du nom de son abbaye berrichonne, l'austère, l'inflexible Duvergier de Hauranne, l'ami de Jansénius, l'introducteur de ses théories en France, le père spirituel de Port-Royal et l'ennemi de Richelieu. Le doux, l'aimable Condren, à la dévotion tendre dans la lignée de Saint François de Sales et de Saint Vincent de Paul, était évidemment mal destiné à s'entendre avec le maître de la piété rigide, cimentée de crainte de la damnation qui devait être la base de la religion de Port-Royal, en un mot du jansénisme.

Tranchons le mot. Condren est de naturel antijanséniste, sans aucune méchanceté, sans aucune haine. Il l'est par amour de Dieu et par amour des hommes, et il agira dans cet esprit contre le jansénisme, car il le considère sincèrement comme dangereux pour les âmes. Depuis Pascal on a trop considéré que l'antijansénisme ce sont les Jésuites. Mais combien d'ordres l'étaient autant qu'eux, même parmi ceux qui vivaient le plus dans le siècle, et sans esprit politique comme les jansénistes, qui étaient eux malgré leur sainteté, des politiques déterminés.

Condren, et l'abbé Brémond l'a analysé avec beaucoup de finesse, n'est pas un saint en soi. C'est un homme attaché à toutes les manifestations de la vie en même temps que sincèrement pieux. Il se donne aux autres sans compter. De sept heures du matin à quatre heures de l'après-midi, alors qu'il dirige l'Oratoire, il écoute avec patience, intérêt et bonté tous ceux qui viennent se confier à lui, chercher la paix auprès de lui. Tenu par la Cour il aime profondément la solitude et la campagne, la campagne où il fait le plus de séjours possibles. On a dit que ce temps n'aimait pas la Nature, quelle sottise ! Pensez à Port-Royal, aux solitaires. Condren l'aimait autant et davantage peut-être qu'eux. Pris comme il l'était, à peine avait-il le temps de dormir ; il étudiait, il travaillait, il priait la nuit !

Si dans son action il rejoint l'opposition de Richelieu à Saint-Cyran, ce sera, lui, par pur amour pour l'âme de l'adversaire qu'il souffre de voir se créer un Dieu presque cruel, implacable dans sa prédestination. Lui qui n'est que confiance totale en Dieu et amour de Dieu, au point qu'il dira : le sacrifice du néant n'est aussi que néant. Il y ajoute un amour du calvaire et du sacrifice qui ne sont pas dans Bérulle. Il tend dans une certaine mesure vers l'anéantissement en Dieu. Il est en même temps anti-Calvin, anti-Luther, anti-Pascal. Pas de spéculation avec Dieu et sur

Dieu. Il ne s'en rend pas compte, mais il est un antiphilosophe, un antithéologien. L'amour et la soumission à Jésus, l'horreur de ce qui le blesse : l'impureté et le péché, l'adoration des mystères en eux-mêmes comme si on les comprenait et sans chercher à les pénétrer, voilà l'essentiel. Pour lui la contemplation et l'action, la pratique et la spéculation ne se séparent pas. Examen de conscience et communion fréquente voilà je crois son secret, et le secret de tout.

La communion fréquente, à laquelle nous ne faisons plus attention aujourd'hui où certains communient à tout bout de champ, base d'une querelle qui tenait une si grande place alors, et particulièrement dans la région parisienne, pour les âmes religieuses. La plupart des fidèles communiaient rarement, à peine une fois par an ; la communion était une récompense qu'on ne pouvait recevoir que lorsqu'on en était digne. Avec la prière, l'oraison, la rencontre avec Dieu dans le plain-pied de la conscience, c'était au fond la religion enseignée par les Sulpiciens, grands formateurs du clergé, dont M. Olier définira les canons. C'est le catholicisme de la jeunesse de ceux qui ont atteint mon âge. C'est une religion axée autour de la personne de Dieu et non pas, au nom des principes du Christ, le parti politique qui se déguise sous les couleurs de la charité, qui, sous le masque des rites, fait aujourd'hui des églises ses agences de recrutement.

Nous l'avons déjà laissé entendre. Condren est aussi, qu'il l'ait voulu ou non, un personnage par certains côtés politique. Et j'entre ici dans le domaine de l'hypothèse. Nous sommes au diocèse de Soissons, qui sera bientôt le diocèse de Languet de Gergy, l'historiographe de Marie Alacoque, la voyante du sacré-Cœur. Il est abbé de Saint Lucien de Beauvais, ville capitale d'un diocèse au contraire l'un des plus jansénistes de France : son évêque, Choart de Buzanval sera un des trois évêques français qui refuseront leur adhésion à la Bulle Unigenitus.

Pour finir, nous l'avons vu, il est très curieux des voyantes. Avec Olier il s'occupera longuement d'une huguenote convertie, Marie de Valence (morte en 1646) devenue une grande mystique vénérée de la France entière et qui avait le don de dépister (nous dirions aujourd'hui de détecter) les faux dévôts, alors très importants dans la France entière (relisez Molière et Tartuffe) et que les esprits pieux considéraient comme un de leurs devoirs immédiats de démasquer et de confondre, comme nous ferions exactement aujourd'hui des fabricants de fausse monnaie. On l'a déjà longuement expliqué pour montrer que la comédie de Molière n'est absolument pas tournée contre l'Eglise ni le clergé, bien au contraire, mais les idées fausses ont un tel pouvoir, surtout quand elles

sont utiles aux partis, qu'il faut désespérer de jamais déraciner celle-là. Que le doigt de Dieu, le hasard ou le cardinal de Bérulle ait mis un tel homme en rapports avec Barbe Frémault, on comprend toutes les raisons qu'il eut de s'attacher à sa compatriote. Il m'a dit (rapporte le P. Amelote), qu'il n'avait jamais vu personne qui eut tant de connaissance qu'elle de Jésus crucifié. Elle était si puissamment retirée dans l'intérieur de Jésus-Christ souffrant et avait tant de société avec son état d'hostie pour le péché qu'elle était souvent deux ou trois heures morte de douleur. Alors disait-elle, Dieu lui faisait goûter le péché, et il n'est point au monde de semblable peine à celle qu'elle sentait à mâcher son amertume.

La première fois dit-il, que je vis cette personne, je n'avais encore aucune intelligence des choses de la grâce. Je fus convaincu qu'il se passait dans les saints des choses que ma théologie ne m'avait pas encore découvertes.

Dieu l'avait une fois obligée à faire pénitence pour une personne qui habitait à cent lieues d'elle et qu'elle ne pouvait jamais avoir connue. Elle avertit Condren, que cette personne viendrait à Paris dans un an et s'adresserait à lui dans le dessein de le tromper, qu'elle lui dirait telle ou telle chose, mais que finalement elle se convertirait après une confession générale. Toutes ces choses, bien qu'éloignées de toute apparence, se vérifièrent complètement (Vie du P. Condren, 1643, pp. 264/65). Condren se passionnait pour ces états extatiques où, pour un authentique, il en est eux ou trois de contrebande. Il en fut ainsi pour une certaine Nicole Tavernier, de Reims, dont se méfiaient Bérulle et Mme Acarie. Elle devint le centre d'une véritable secte. On faisait des processions en son honneur dans toute la France. Barbe Frémault qui ne l'avait jamais vue dit que tout cela était l'œuvre du démon, et par la suite elle fut convaincue de supercherie. Ils s'éprirent d'une admiration mutuelle, et Barbe suivit ses conseils de communion fréquente. Chaque année Condren, venait la voir ainsi que ses « amis de Compiègne », ce qui pose la question d'un groupe formant sinon une secte, du moins une petite société unie où Barbe si modeste fut-elle prenait figure de personnage central, renforcée que fut son autorité dans le groupe par des visions ou prédictions dont la suite se chargea très vite de montrer la vérité. La prise de La Capelle lui fut ainsi révélée le 9 juillet 1636 alors que le roi lui-même ne la savait pas, ni personne à Compiègne. Elle annonça à M. Vivenel, dont sa femme avait beaucoup à souffrir : « Monsieur, ce n'est plus le temps de rire ; vous êtes bien près de votre fin », Il devait mourir très peu de temps après, converti, dans de grands sentiments de piété, et de contrition reconnaissante envers sa femme.

Priante, souffrante quand une âme qu'elle aimait était en danger, exultant quand elle voyait un pénitent en danger de mort sauvé, mise dans un trouble effrayant par l'idée de la damnation des pécheurs, elle a certainement joué, même dans le secret, un rôle en quelque sorte de prophétesse, admirée, respectée et aimée. Et c'est dans cette autorité morale qu'il faut chercher son importance et celle que lui donnèrent Bérulle et Condren (si pieuses et saintes âmes qu'ils aient été) en tirant pour les idées qu'ils défendaient un appui presque politique. La fille qui avait sauvé la vie du roi, encore qu'elle ait vécu dans la plus grande modestie et le plus grand retirement, ne laissait pas que d'avoir un poids très fort dans les causes morales ou théologiques où il se trouvait qu'on la mêlât. Elle donnait du lustre à ses amis et confidents, et c'est ainsi qu'elle peut être embrigadée dans le pieux quoiqu'hétéroclite bataillon qui va de Mme Acarie (derrière laquelle l'abbé Brémond a si justement vu poindre Mme Guyon), à Saint Vincent de Paul, à M. Olier, aux Capucins, aux Oratoriens et aux Jésuites. Le mouvement généreux et charitable allait depuis le roi jusqu'à d'humbles dévôts de village. Tous s'unissaient dans une action en quelque sorte nationale contre le même ennemi, mais on sent que parmi les brebis blanches pussent s'en être glissées de moins blanches et mêmes de noires. L'affaire de Port-Royal l'a bien montré.

Il serait très important d'en savoir davantage sur l'affaire de l'attentat éventé contre le roi. Hélas, le secret en paraît imperçable. Un moment nous avons pensé l'avoir découvert. Mais si nous étions dans l'erreur, l'explication que nous avons pressentie un moment n'en veut pas moins vous être exposée, car elle va nous ramener à Compiègne. M. Alphandéry, dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* de Janvier-février 1911, a raconté l'histoire d'une sorte d'illuminé, nommé Morin, qui se faisait passer pour plus ou moins prophète. Desmarest de Saint-Sorlin, le policier poète et écrivain farouche ennemi de Port-Royal, le fameux auteur des *Illuminés*, a raconté l'affaire dans un volume du temps rarissime sur lequel je n'ai jamais pu mettre la main, mais dont l'abbé Brémond donne une analyse au tome VI de son *Histoire du sentiment religieux*. C'est la *Relation de la découverte du faux Christ nommé Morin, chef des Illuminés* par Desmarest de Saint-Sorlin. Il avait des états intérieurs, comme des anéantissements mystiques. Mais en même temps cet homme de soixante quatre ans mêlait des séances de débordement sexuel à ses extases mystiques (on en a connu d'autres cas) « en suivant en cela la volonté de Dieu qui ne peut pécher et en n'ayant plus de volonté lui-même ». Il avait formé une véritable secte qui fut dénoncée et poursuivie au nom de la morale et de l'hérésie.

Or Desmarest était en relation avec les mystiques de Compiègne : « Une sainte personne qui demeure dans une ville de Picardie, à laquelle j'avais écrit quelque chose touchant la détestable doctrine de Morin et qu'il prétendait paraître devant le roi me fit répondre : j'ai à vous prier instamment que l'on se garde bien de faire paraître ce méchant devant le roi. Il ne demande pas d'y paraître avec bon dessein. Le diable sans doute enrage contre le roi (elle craignait sans doute un régicide). Elle est la vieille et bonne amie de feu la sœur de Barbe qui vient de là (de là, donc de Compiègne et nous avons à faire à une autre Compiègnoise !) à Paris trouver le Père de Condren, et lui découvrit une conspiration contre le feu roi (donc nous sommes après la mort de Barbe, et sous Louis XIV) que Dieu lui avait révélée et qui fut découverte comme cela est notoire ». Morin devait être jugé, condamné à mort et brûlé en 1663. Quelle affaire extravagante que ces deux Compiègnoises amies découvrant par révélation divine à plusieurs années de distance deux conspirations successives contre deux rois successifs. On veut espérer que ce ne sont pas des rivalités entre sectes pieuses qui auraient été à la base de ces deux affaires semblables ? et qu'il ne s'agit que d'un assez stupéfiant concours de circonstances !

On sait que Desmarest de Saint-Sorlin, policier et vrai dévôt, d'une incessante activité au service de sa conscience et de son métier, après avoir poursuivi d'abord les athées et les sorciers, consacra les trente dernières années de sa vie à poursuivre les Jansénistes. Il a laissé un ouvrage dont le titre suffit à définir les tendances : *La Réponse à l'insolente apologie de Port-Royal, avec la découverte de la fausse église des jansénistes et de leur fausse éloquence.*

Qu'en était-il donc advenu de la réunion des âmes pieuses de Compiègne dont Barbe fut la cellule initiale ? Quelle était l'importance du groupe ? Eut-elle une autre activité que la première ? Nous sommes alors, ne l'oublions pas, à la fin de cette période de notre histoire religieuse que Brémond a désigné du nom de l'invasion mystique et qui s'étend de 1590 à 1625 grosso modo. Quelles sont les manifestations de dévotion, l'importance du groupe ? Nous n'en savons rien, sinon une importance au moins morale auprès de gens de l'importance de Bérulle et de Condren. Le dernier vient régulièrement le visiter, et c'est par lui que nous savons la fin de Barbe Frémault, toujours dans le récit du P. Amelote. Voici les termes de ce qu'il en dit : le P. de Condren était passé par Compiègne pour aller trouver le duc d'Orléans (dont il était ne l'oublions pas le directeur de conscience) au siège de Corbie. Depuis qu'il avait connu Barbe à Paris, il ne parlait toujours d'elle qu'avec une

grande admiration. En rentrant il dit à ses amis : j'ai vu Barbe à Compiègne, elle mourra bientôt. Elle-même en avait le sentiment sans savoir exactement la date. Sa maladie dura dix jours.

Madame Motel, qui n'avait pas toujours été bonne pour elle (elle avait même voulu la chasser) s'approchant de son lit, elle se souleva et lui dit : « ma chère maîtresse, venez que je vous embrasse dans la charité de Dieu ». L'autre profondément émue se jeta à ses pieds en lui demandant pardon de ses duretés passées. En effet autant M. Motel paraît avoir été un homme pieux et bon, autant semble-t-il qu'à tous points de vue, il faille faire des réserves pour sa femme.

A l'article de la mort (toujours nous dit Amelote) malgré sa grande faiblesse, elle ne cessait de s'agenouiller pour prier Dieu pour les pécheurs. Elle souffrait beaucoup et mourut en quelque sorte crucifiée sur la croix, le vendredi 24 octobre 1636 sur les quatre heures de l'après-midi, chez les Motel où elle était en service, Place de l'Hôtel de ville à Compiègne. Elle fut enterrée comme elle le souhaitait, aux Minimes, dans la chapelle Saint-François de Paule, dont elle était tertiaire, au milieu de l'aile droite de l'église, en entrant.

L'étude de la dévotion à Saint-François et de la confrérie compiénoise qui lui était dédiée aux Minimes permettrait peut-être d'avancer davantage et de diminuer un peu l'obscurité dont s'entoure le groupe des mystiques de Compiègne. L'aile droite de l'église des Minimes a disparu. Aucune trace de sa tombe ne subsiste.

On commença à raconter une foule de choses sur elle, ses mérites et ses vertus, Mlle Poulletier affirma avoir eu une vision alors qu'elle priait aux Minimes. Cette demoiselle jouissait d'une grande réputation de piété et d'autorité dans les matières spirituelles et il y a tout lieu de penser qu'elle faisait partie du même groupe que Barbe, Mme Vivenel, etc... Elle affirma que Barbe lui était apparue au milieu d'une grande lumière, accompagnée d'anges, et qu'elle lui avait dit : « Ah ! que Dieu est pur ».

Que savons-nous encore des autres mystiques compiénois, après la mort de la plus importante des figures du groupe ? Le P. Lesergent, un minime dont le rôle exact échappe, et que l'on aperçoit souvent, très lié avec Mme Vivenel, un temps au moins son confesseur avant le P. Jomart, et peut-être un parent, disparaît. Meurt-il, part-il pour un autre couvent ?

Quel rôle peut avoir joué le P. Pierre Fourier, de Mattincourt, autre figure assez extraordinaire, un Lorrain en rapport avec Mgr

Legras, évêque de Soissons, et qui a certainement joué un rôle. Il serait le fondateur de la Congrégation de Notre-Dame de Compiègne. On lit partout qu'il vint ici fonder, « dans le plus bel emplacement de Compiègne » cette congrégation dont nous ne savons pas très bien au juste ce qu'elle était. L'histoire religieuse de la ville est encore largement à faire. Or cette Congrégation eut comme première supérieure Mlle Motel, fille de celui qui fut l'introducteur de Barbe à Compiègne. Que pouvait-être le « plus bel emplacement de la ville » ? Ne serait-ce pas tout simplement la maison Motel ? qui augmentée d'une chapelle en serait devenue le couvent ? ¹

M Motel, que tous peignent comme un saint nous l'avons vu, survécut deux ans à Barbe. Il ne voulut pas être enterré dans la tombe de ses ancêtres à Saint Antoine, mais auprès de sa servante aux Minimes. Mme Motel (morte en 1644) que nous avons vu touchée de la grâce au lit de mort de Barbe (c'était une demoiselle Bontemps) survécut neuf ans à son mari.

De leurs cinq enfants, quatre se firent religieux : les trois garçons jésuites (et nous les retrouverons pour finir), une fille seule se maria, selon une prédiction qu'avait fait Barbe, et l'autre fille fut donc avec Pierre Fourier, fondatrice de cette Congrégation Notre-Dame. Nous n'avons pas pu trouver en quelle année. Pour nous cette Congrégation n'a rien à voir avec Notre-Dame de Bon Secours, chapelle de Capucins qui n'est d'aucune façon « dans le plus bel emplacement de la ville ».

Madame Vivenel (Mlle Journal), âme ardente et dévouée, eut au moins trois directeurs de conscience, le P. Lesergent que nous avons vu, le P. Jomart qui fut aussi directeur de Barbe et le P. Marin. Mais sa principale éducatrice en matière de piété fut certainement Barbe elle-même par ses propos et son exemple. Plus elle approchait de sa fin, plus Barbe s'ouvrait à elle de sa connaissance de Dieu et des desseins qu'il avait eus sur sa personne. Il y eut en quelque sorte, écrit Brémond, le relai d'un flambeau mystique entre les deux femmes. Devenue veuve en 1637, Mme Vivenel ne pensa pas spontanément à se faire religieuse. Il semble que ce soit le P. Jomart qui lui ait conseillé de se retirer à Sainte-Périne, couvent auparavant dans la forêt mais que Louis XIII avait transféré à Compiègne même onze ans auparavant, en 1626. C'était une

(1). La Congrégation de Notre Dame aurait été fondée, d'après Escuyer, « Histoire de Compiègne », mss. de la Bibl. mun. de Compiègne, en 1645 par la régente Anne d'Autriche (qui aidera également à la création des Carmélites en 1646 et de la Visitation en 1649). la Congrégation se trouvait rue du Château (aujourd'hui rue du Dahomey), rue noble s'il en est puisque reliant l'église royale de Saint-Jacques au château. Note de B.S.B.

maison de l'ordre des chanoinesses de Saint-Augustin, qui n'avaient aucunement tiré des enseignements de leur saint patron les mêmes directives et données que les jansénistes.

Mme Vivenel hésita beaucoup. Les pauvres de Compiègne pleuraient à l'idée qu'elle entrât au couvent, et elle différa longtemps à cause d'eux. Mais le P. Marin lui représenta que Dieu la voulait religieuse et elle entra comme novice. Le couvent venait d'être réformé sous la direction d'une prieure, la Mère Costerel de Bonneuil, dont Mme Vivenel, devenue Mère Antoinette de Jésus devait écrire la Vie qui parut à Paris en 1685 avec un abrégé de ses lettres recueilli par les religieuses de la maison. L'humilité et la patience semblent avoir été les consignes dominantes de la vie de ces moniales ; toutes plongées dans le scrupule de ne pas assez répondre par leur amour à l'amour de Dieu. Pour elle-même et pour les autres, Antoinette fut « suavement inflexible ». Fille de l'Eglise, c'est aux sacrements (et comme cela nous éloigne encore de Port-Royal) qu'elle demande l'entretien de sa vie mystique. Pour le P. Brémond, à certains propos, il la croit des personnes chez lesquelles, avant les visions de Marie Alacoque, va se dessiner la dévotion au Sacré-Cœur. Mais Marie Alacoque naîtra seulement en 1647. Aurions-nous à Compiègne des linéaments, des podromes de la dévotion qui bouleversera l'Eglise au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle ? C'est Mgr Languet de Gergy, évêque de Soissons (né en 1677) qui en sera le premier historiographe. Le tableau de Saint-Jacques de Compiègne sera sous Marie Leczinska qui l'aurait voulu, la seconde représentation (après celle de Saint Sulpice de Paris) du Sacré-Cœur. Mais y a-t-il un rapprochement à faire entre ces diverses manifestations ?

En 1645 les religieuses de Sainte-Périne quittèrent leur couvent de l'ancien hôtel de la Porte-Rouge, à peu près à l'emplacement de la rue du Chat-qui-tourne. Elles n'y avaient demeuré que dix-neuf ans depuis que Louis XIII le leur avait offert pour quitter leur emplacement dangereux et perdu de la forêt (cf : Coët, *Tablettes d'histoire locale* VI, 1890, p. 288). Le bruit de la ville troublait paraît-il le silence de leur recueillement. Elles allèrent s'établir à la Villette près de Paris, alors campagne paisible, avec le titre nous l'avons vue d'abbaye royale. Les rapports entre la Cour et nos mystiques semblent bien avoir été toujours suivis. Le séjour royal de la ville peut suffire à l'expliquer sinon une communauté de vues religieuses, et surtout de position théologique.

Il serait tentant de voir dans Antoinette de Jésus, l'amie de Barbe dont parle Desmarest de Saint-Sorlin. Elle ne mourra qu'en 1678, à 66 ans. Morin fut brûlé en 1663. Les dates coïncideraient. Mais

Desmarest dit que cette vieille amie « vint de Compiègne ». A-t-il confondu. Pour un policier, ce serait fâcheux. Il reste donc à chercher et à trouver qui fut cette « vieille amie »...

On en peut pas terminer cette histoire sans dire un mot des fils Motel. Ils ont connu nos mystiques étroitement, mais nous ignorons dans quelle mesure ils pourraient en avoir subi l'influence, en dehors du climat de piété que la présence de Barbe ne pouvait pas manquer de créer dans leur maison familiale.

Tous les trois se firent Jésuites, évidemment un ordre incapable d'être taxé de complaisances jansénistes. Ils se prénomment Claude, Nicolas et Jacques. Nicolas l'aîné naquit en 1617, Claude en 1618, et Jacques en 1620. Tous les trois devaient partir pour la Chine, alors grande préoccupation des Jésuites.

On sait qu'une nouvelle dynastie, les mandchous, venait de monter sur le trône impérial de Pékin. Le souverain était très attiré par le catholicisme, et les Jésuites mirent sur pied avec lui une formule de conversion à une religion d'Etat qui fut le point de départ de la célèbre affaire des rites chinois. Barbe y était très intéressée et pria pour son succès. Un de ses biographes a même avancé qu'elle serait morte de désespoir de son échec, ce qui est impossible puisque la cérémonie pour les morts, pierre d'achoppement du rite, ne fut rejetée par Clément IX qu'en 1656, alors qu'elle était morte depuis 10 ans, et que les rites chinois ne furent sévèrement et définitivement condamnés par Rome qu'en 1704.

Peut-être même fut-elle seulement informée des débuts de l'affaire. C'est en 1644 que la dynastie précédant la mandchoue fut déposée et que les nouveaux maîtres eurent l'idée de favoriser une religion dont l'adoption séparerait le peuple de la précédente, considérée comme fille du Ciel. Les castes religieuses chinoises étaient hostiles aux mandchous. Elles avaient persécuté les missionnaires. Il était logique que les nouveaux maîtres et les évangélistes s'entendissent. C'est un jésuite, le P. Ricci, condamné à mort par l'ancienne dynastie, qui l'avait d'abord favorisé.

Plusieurs autres ordres vinrent ensuite, dont les dominicains. Ricci avait mis au point une cérémonie à la mémoire des morts qui terminait la messe. Il suffisait que Rome l'acceptât (c'était très important pour les Chinois dans la religion desquels le culte des morts tient une place énorme) pour que le catholicisme fût déclaré religion d'Etat. Mais cette condition capitale fut rejetée par Clément IX en 1656, et les rites chinois,

qui se pratiquaient plus ou moins ouvertement dans certaines communautés chrétiennes, furent sévèrement et définitivement interdits par Rome en 1704.

Il ne semble pas qu'il faille rattacher les Motel à l'affaire des rites chinois, tout au plus parent-ils en tant que Jésuites y participer comme acteurs plus ou moins secondaires ? Quand l'aîné, Nicolas, né en 1617, arrivera en Chine, à Nan-Tchang en 1657, il y mourut dès son arrivée, et le pape avait déjà rejeté les rites l'année précédente.

Le second Claude, né en 1618, vint aussi à Nan-Tchang, mais nous ignorons l'année de son arrivée. Il enseigna la grammaire, les humanités et la rhétorique. Il mourut à Ou-thang-Fou, en 1671 ou 1672.

Le troisième, Jacques, né en 1620, vécut à Ou-tchang-Fou où il pratiqua le même enseignement que son frère et mourut vingt ans plus tard, en 1692. Lui fut en rapports directs avec deux des Pères qui avaient joué un rôle important dans l'affaire des rites, les PP. Schall et Verlest, qui dans les années 1644-45 avaient beaucoup bataillé en faveur des rites chinois.

Les dates qui précèdent viennent du manuscrit Mourichon, qui doit être celui signalé en quelques lignes par M. Rendu dans le tome II de notre Société, séance du 16 mai 1872. Or voici comme il est difficile d'écrire l'histoire, même avec un texte ancien en main que l'on n'a aucune raison de soupçonner d'erreur, relativement peu d'années après le déroulement des événements. Eh bien M. de Roucy, qui ne peut pas ne pas avoir connu ce manuscrit ou une autre version du même texte, nous donne des dates légèrement différentes.

C'est ainsi que Nicolas nous est présenté arrivant non pas à Nan-Tchang, mais à Goa en 1651 et non en 1657 (mauvaise lecture du même chiffre ?). Et si l'on croit les lettres des P. Chahu et Lefèvre il est en 1658 à Macao et parle déjà bien la langue du pays. Très révérent, il y eut de nombreuses conversions après sa mort.

Claude arrive aussi à Goa en 1651 (les trois frères — c'est la même chose pour Jacques — y seraient arrivés ensemble), serait mort aussi à Macao. Et c'est aussi à Macao que Claude serait mort, en effet en 1671, après avoir bâti plusieurs églises. On peut penser que Ou-tchang-fou et Nan-Tchang soient très près de Goa et Macao, mais Macao et Goa ne se touchent vraiment pas ! Les auteurs sont d'accord pour dire que les trois frères furent des hommes d'une véritable sainteté. Mais où l'auteur du manuscrit a-t-il pris qu'ils correspondirent beaucoup avec Barbe, puisqu'elle était morte quand ils arrivèrent en Chine. Cette histoire des

fil Motel est incroyablement embrouillée. Ici comme dans trop de cas il faut plaindre l'historien qui se veut objectif et ne se résigne pas à n'être qu'un pot de colle et une paire de ciseaux.
